

NO. 1000
ADMITTED TO THE LIBRARY OF
H. W. RYDICK

protégé et biographe du roi Harcha-Vardhana ou Çilāditya que Hiouen-Thsang trouva sur le trône de Kanodje dans le second quart du septième siècle de notre ère. Et l'extrême ressemblance des prologues du Nâgânanda et de la Ratnâvalî, si elle n'est pas une raison suffisante pour attribuer les deux pièces au même auteur, ne permet pas du moins de supposer qu'elles aient été écrites pour deux rois différents du nom de Harcha. Le caractère bouddhique de notre pièce s'accorde d'ailleurs à merveille avec ce que nous dit le pèlerin chinois de la protection accordée à sa religion par le roi Harcha de Kanodje.

La détermination de l'âge du Nâgânanda appartient à M. Cowell. Le savant professeur de Cambridge a traité cette question dans la préface qu'il a mise en tête de la traduction anglaise publiée par un de ses élèves, M. Palmer Boyd, en 1872. Nous ne le suivrons pas toutefois dans la tentative qu'il fait pour préciser l'année et même le jour de la représentation de



PERSONNAGES DU PROLOGUE

LE DIRECTEUR.

* UNE ACTRICE.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

Personnages désignés par le nom consacré de leur rôle.

LE HÉROS, Djîmoûtavâhana, jeune roi des Vidyâ-dharas (menant la vie ascétique dans la forêt avec le roi son père et la reine sa mère).

* L'HÉROÏNE, Malayavatî, fille du roi des Siddhas Viçvâvasou (menant la vie ascétique dans un ermitage consacré à la déesse Gaourî).

* LE CONFIDENT DU HÉROS, Atreya, brâhmane glouton et poltron.

* LA SUIVANTE DE L'HÉROÏNE, Tchatourikâ.

* AUTRES SUIVANTES : } Manoharikâ.
 } Navamâlikâ.

* LE PARASITE, Çekharaka.

* LE VALET du Parasite.

LE CHAMBELLAN, Vasoubhadra.

LE PORTIER, Sounanda.

UN ASCÈTE, Çândilya.

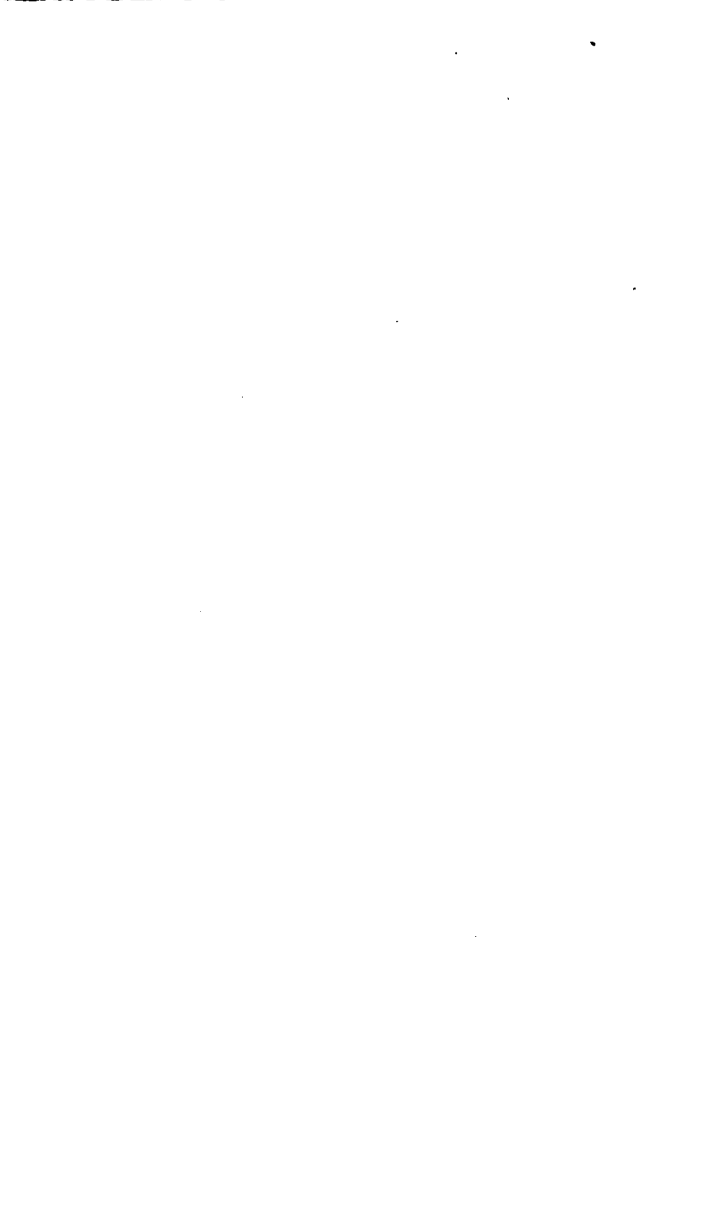
UN HÉRAUT (derrière la scène).





NOTES SUR LE PROLOGUE

1. Mâra est le tentateur du Bouddha.
 2. Le nom de Djina « victorieux » est appliqué à la fois au Bouddha et au personnage correspondant de la religion des Djainas. Ce dernier mot est un dérivé de Djina.
 3. Ou l'Amour, autre nom de Mâra.
 4. Race de demi-dieux habitant les airs et le sommet des montagnes, comme les Vidyâdharas, autre race de demi-dieux à laquelle appartient le héros.
 5. Le premier des dieux anciens ou védiques.
 6. Formule consacrée. Le directeur est aussi toujours le premier personnage du Prologue. L'autre est un acteur ou une actrice.
 7. Voir la Préface.
 8. Voir la note 4 ci-dessus.
 9. Les gourous sont les personnes auxquelles on doit le respect, non-seulement les parents, mais, par exemple, le précepteur spirituel.
 10. Cette annonce du personnage dont l'entrée doit ouvrir le premier acte est de règle à la fin du Prologue.
-





ACTE PREMIER

Alors paraissent ¹ le héros et le confident.

LE HÉROS (*avec détachement*). — Mon
cher Atreya,

Je sais que la jeunesse est l'âge des passions, je n'ignore pas qu'elle est périssable et c'est une vérité connue de tous qu'elle est rebelle à la distinction du bien et du mal; cependant, avec tous ces défauts, elle peut me servir à atteindre le but où j'aspire, si je la passe ainsi, pieusement soumis à mes parents.

LE CONFIDENT (*avec colère*). — Cher ami, n'es-tu pas fatigué d'endurer depuis si longtemps les privations de cette vie d'ermitte pour deux vieillards qui ont déjà un pied dans la tombe? De grâce, cesse de

t'entêter dans cette vénération pour les pieds de tes gourous, et jouis des plaisirs d'un trône qui te promet l'accomplissement de tous tes désirs.

LE HÉROS. — Mon cher ami, tu parles mal. En effet,

Voit-on qu'en ce monde le souverain assis sur son trône brille du même éclat que le fils qui se tient debout devant l'auteur de ses jours? Le bonheur d'un méchant petit roi vaut-il celui qu'on trouve à laver les pieds d'un père? La possession même des trois mondes procurerait-elle des jouissances pareilles à celles que donne un repas fait des restes d'un gourou? La souveraineté est une charge : quel avantage offre-t-elle pour qu'on lui sacrifie ses gourous?

LE CONFIDENT (*à part*). — Décidément, il ne veut pas démordre de son obéissance à ses gourous. (*Après réflexion.*) Eh bien! soit! Je sais ce qu'il faut lui dire. (*Haut.*) Cher ami, en te parlant ainsi, je ne pense

pas seulement aux plaisirs du trône. Tu as aussi des devoirs.

LE HÉROS (*avec un sourire*). — Mon cher ami, tous mes devoirs ne sont-ils pas remplis? Vois!

J'ai retenu mes sujets dans le chemin de la loi. J'ai rendu les bons heureux. J'ai traité les membres de ma famille comme des égaux. J'ai assuré la tranquillité de mon royaume. J'ai donné à ceux qui m'imploreraient un arbre kalpa dont les présents dépassent les désirs. Que pourrais-je faire encore? Parle, explique ta pensée.

LE CONFIDENT. — Cher ami, tu as un adversaire audacieux, le damné Matanga, et, tant qu'il est dans le voisinage, ton royaume, quoique gouverné par le premier ministre, ne peut être en sûreté sans toi.

LE HÉROS. — Quoi donc? imbécile! Tu crois que Matanga me prendra mon royaume?

LE CONFIDENT. — Parfaitement.

LE HÉROS. — Eh bien ! pourquoi pas ? Si je garde ce qui m'appartient, à commencer par mon propre corps, est-ce donc pour moi ? J'abandonnerais tout volontairement, n'étaient les égards que je dois à mon père. Chassons donc une inquiétude sans objet. Nous avons mieux à faire. Mon père m'a donné un ordre ; exécutons-le. Voici ce qu'il m'a dit : « Djîmoutavâhana, mon enfant, nous avons passé en ce lieu bien des jours ; nous en avons pris le bois à brûler, le gazon sacré et les fleurs ; nous en avons consommé presque entièrement les racines, les fruits, les oignons et le riz sauvage. Pars donc pour le mont Malaya³, et choisis-nous un ermitage. » Viens donc ! Nous partons pour le mont Malaya.

LE CONFIDENT. — Je suis aux ordres de Son Altesse. Qu'elle veuille bien se mettre en marche ! (*Ils marchent. — Voyant⁴ devant lui le mont Malaya, le confident reprend.*) Mon cher ami, vois ! vois ! Fortement imprégné du parfum qu'il a pris

admiration.) Cher ami, vois ! vois ! Quelle merveille ! Ce n'est pas seulement par son talent sur le luth qu'elle enchante ! Elle enchante aussi les yeux par une beauté égale à son talent sur le luth. Qui est-ce donc ? Une déesse ? Ou n'est-ce pas plutôt une jeune fille de la race des Serpents ? Ou de celle des Vidyâdharas ? Ou de celle des Siddhas ?

LE HÉROS (*avec désir, en la contemplant*). — Mon cher ami, je ne sais pas qui elle est. Tout ce que je sais, c'est que

Si c'est une déesse, les mille yeux d'Indra ¹³ ont de quoi se satisfaire ; si elle est de la race des Serpents, l'enfer ¹⁴ où brille son visage n'est plus privé de lune ; si c'est une Vidyâdharî, notre propre race l'emporte sur toutes les autres ; si elle est de la race des Siddhas, les Siddhas seront *prasiddhas* ¹⁵ (célèbres) dans les trois mondes.

LE CONFIDENT (*regardant le héros, avec joie, à part*). — Enfin ! Le voilà donc à la longue tombé au pouvoir de l'Amour !

gourou. (*A part.*) D'un côté la parole de mon gourou, de l'autre le bonheur de contempler mon bien-aimé : je crois être sur une bascule agitée par mon cœur qui incline tour à tour à partir et à rester. (*Elle se lève, soupire, regarde le héros avec un mélange de pudeur et d'amour, et sort avec l'ascète.*)

LE HÉROS (*avec mélancolie, soupirant et regardant l'héroïne*).

D'une démarche allanguie par le faix de ses charmes opulents, la belle s'éloigne de moi, et pourtant c'est dans mon cœur qu'elle laisse l'empreinte de ses pas.

LE CONFIDENT. — Eh bien ! tu as vu ce que tu avais à voir. Voilà qu'il est midi, et les rayons brûlants du soleil doublent l'ardeur de la faim qui me dévore. Viens donc ! Quittons ce lieu. Un brâhmane comme moi a droit à l'hospitalité. Les solitaires n'auront à m'offrir que des oignons, des racines et des fruits. A défaut d'autre chose, il faudra bien que je

m'en contente pour ne pas mourir de faim.

LE HÉROS (*regardant le ciel*). — Le bienheureux soleil est juste au milieu du ciel. Et en effet,

Les joues pâlies par la chaleur qui vient d'y sécher les sucs du santal, s'éventant la face en faisant claquer ses oreilles, arrosant son poitrail avec la pluie qui tombe de sa trompe, voici que le roi des éléphants endure une peine à laquelle semblent succomber les Çallakas 21 flétris.

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE PREMIER





NOTES SUR L'ACTE PREMIER

1. Cette formule est employée au commencement de chaque scène.

2. Arbre fabuleux qui procure la satisfaction de tous les désirs.

3. Montagne de Malabar, célèbre chez les poètes pour ses forêts de santal odorant.

4. On voyage vite sur la scène indienne, et sans grands frais de machinerie. Les descriptions qui y sont prodiguées tenaient lieu de décors, et la pantomime complétait ces indications.

5. Description en prose poétique. La construction de la phrase rappelle les quatre membres d'une stance.

6. Animaux fabuleux.

7. Présage heureux pour un homme dont les poètes dramatiques font grand usage.

8. En sanskrit, du « *mouni* ». Ce mot désigne peut-être ici Bharata, l'inventeur semi-divin du drame, comme dans le *Sâhitya-darpana*, 137,6.

9. La note du coucou, paraît-il. Le coucou est le rossignol des poètes hindous.

10. Cette prière est en sanskrit dans l'original, bien que d'ailleurs l'héroïne ne parle que prâkrit.

tu fais bien de me le rappeler. Viens donc !
C'est là que nous allons.

LA SUIVANTE. — Que la princesse veuille bien venir ! (*L'héroïne suit une autre direction. La suivante, regardant en arrière, avec émotion, à part.*) Ah ! son cœur est ailleurs ! La voilà encore repartie pour le sanctuaire de la déesse ! (*Haut.*) Princesse, le berceau de santal n'est-il pas de ce côté ? Viens par ici ! (*L'héroïne, avec un sourire forcé, fait ce qu'elle lui dit. La suivante reprend.*) Voici le berceau de santal. Entre, princesse ; assieds-toi sur le banc de pierre lunaire, et que ta fièvre s'apaise ! (*Elles s'assoient toutes deux.*)

L'HÉROÏNE (*soupirant, à part*). — O bienheureux aux flèches fleuries², sa beauté surpasse la tienne et tu ne t'en venges pas sur lui ! C'est sur moi — innocente pourtant, — parce que je suis faible, que tu diriges tes coups ! N'en as-tu pas de honte ? (*Elle se regarde et trahit, par son attitude, les tourments d'une femme amou-*

parfument les jasmins épanouis? N'ai-je pas entendu sur l'étang plein de nénuphars le bourdonnement des abeilles? Comment donc peux-tu dire que je manque de constance au milieu des tourments 5?

(Après réflexion.) Cependant, tu as raison, mon cher Atreya. Je suis bien faible en effet :

J'ai le cœur d'une femme, puisque j'ai succombé sous ces flèches fleuries d'un archer immatériel 6. Comment donc oserais-je encore parler devant toi de ma constance?

LE CONFIDENT (*à part*). — L'aveu qu'il fait ainsi de sa faiblesse trahit un grand trouble de son cœur. Comment le distraire? (*Haut.*) Cher ami, n'as-tu pas aujourd'hui, pour revenir ici, bien abrégé l'hommage que tu dois à tes gourous?

LE HÉROS. — Mon cher ami, ta question vient bien à propos. Et à qui raconterais-je la chose, si ce n'est à toi? J'ai eu aujourd'hui un songe. J'ai vu ma bien-aimée ici

LE HÉROS (*avec un sourire*). — Mon
cher ami,

Ma bien-aimée est là. Mon désir l'évoque
devant moi. Je ne fais pas un trait sans la
voir. Il n'y a donc là rien de merveilleux !

L'HÉROÏNE (*pleurant*). — Tchatourikâ,
nous savons maintenant la fin de l'his-
toire. Viens donc ! Allons trouver Mi-
trâvasou.

LA SUIVANTE (*désolée, à part*). — Elle
parle comme une femme détachée de la
vie. (*Haut.*) Princesse, Manoharikâ n'est-
elle pas allée le chercher ? Le seigneur
Mitrâvasou ne peut donc tarder à arriver.

Alors paraît Mitrâvasou.

MITRAVASOU. — J'ai reçu cet ordre de
mon père : « Mitrâvasou, mon enfant,
Djîmoûtavâhana est notre voisin. Nous
le connaissons à fond. Où trouver pour
notre chère Malayavatî un époux mieux
assorti ? Il faut donc la lui donner. »
Pour moi, mon affection pour ma sœur

me fait voir les choses un peu autrement.
En effet,

Ce jeune prince est l'honneur de la race royale des Vidyâdharas ; il est sage, estimé des gens de bien ; sa beauté est incomparable ; il est riche d'héroïsme, il est instruit et modeste ; mais il est prêt aussi à sacrifier sa vie même pour le salut des êtres vivants ; aussi le sentiment que j'éprouve, en lui donnant une sœur incomparable, est-il un mélange de joie et de douleur.

Or j'ai appris que Djîmoûtavâhana est dans le berceau de santal de l'ermitage de Gaourî. Voici justement ce berceau. Je vais y entrer. (*Il entre.*)

LE CONFIDENT (*il tressaille en le voyant*).
— Cher ami, cache avec cette feuille de bananier ta jeune fille en peinture. Voilà le jeune roi des Siddhas, Mitrâvasou ! Il pourrait la voir. (*Le héros cache le portrait avec la feuille de bananier.*)

MITRAVASOU (*en entrant*). — Prince, Mitrâvasou te salue.

autour d'elle, prenant la corde, et pleurant). — Bienheureuse Gaourî! tu n'as pas accompli ta promesse dans ma vie présente. Mais, dans une autre existence, fais que je sois moins malheureuse! (*En parlant ainsi, elle se met la corde au cou.*)

LA SUIVANTE (*la voyant, et s'élançant vers elle*). — Au secours! Altesse! Au secours! La princesse veut se pendre!

LE HÉROS (*accourant*). — Où est-elle? Où est-elle?

LA SUIVANTE. — Là, au pied de l'açoka!

LE HÉROS (*la voyant, avec joie*). — C'est elle-même! L'objet de mon désir! (*Il prend l'héroïne par la main et lui arrache la corde.*)

Renonce, folle enfant! renonce à cet acte de désespoir! Détache de cette liane ta main qui semble en être le tendre bourgeon. Elle qui se fatiguerait, je crois, à cueillir une fleur, comment peut-elle faire une corde pour te pendre?

L'HÉROÏNE (*tressaillant*). — Ma bonne!

qui est-ce donc ? (*Après l'avoir vu, avec colère et voulant retirer sa main.*) Lâche-moi ! lâche ma main ! Qui es-tu pour me retenir ? Me faut-il ton agrément, même pour mourir ?

LE HÉROS.

La liane qui convient à ton cou est un collier de perles. Ta main y a passé une corde. J'ai saisi la coupable ! Et tu veux que je la lâche !

LE CONFIDENT. — Bien ! mais peut-on savoir la cause de sa funeste résolution ?

LA SUIVANTE. — La cause ? c'est ton cher ami !

LE HÉROS. — Comment aurais-je été la cause de sa mort ? Je ne puis comprendre.

LE CONFIDENT. — Madame, expliquez-vous.

LA SUIVANTE (*avec intention*). — Ton cher ami a peint sur la pierre certaine personne chère à son cœur. C'est pour ses beaux yeux, a-t-elle pensé, qu'il repousse la proposition de Mitrâvasou, et qu'il me

dédaigne. Alors le désespoir l'a prise : de là sa funeste résolution.

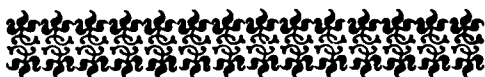
LE HÉROS (*avec joie, à part*). — Quoi ! c'est là Malayavatî, la fille de Viçvâvasou ? Mais après tout, d'où peut sortir le croissant de la lune nouvelle, si ce n'est de l'Océan ¹¹ ? Comment ai-je pu m'y tromper ?

LE CONFIDENT. — Alors, Madame, mon cher ami est innocent. Mais, si vous n'avez pas confiance en moi, allez vous-même regarder sur la pierre. (*L'héroïne regarde le héros avec un mélange de joie et de pudeur, et veut retirer sa main.*)

LE HÉROS (*avec un sourire*). — Je ne te lâche pas avant que tu aies vu sur la pierre le portrait de ma bien-aimée. (*Ils se mettent tous en marche.*)

LE CONFIDENT (*enlevant la feuille de bananier*). — Madame, regardez ! regardez ! Voilà la personne chère à son cœur.

L'HÉROÏNE (*après avoir vu, bas, avec un sourire*). — Tchatourikâ, je crois que c'est mon portrait.



ACTE TROISIÈME

Alors paraît le parasite, ivre, avec l'air d'un homme qui ne se possède plus, une coupe à la main. Un valet le suit, portant sur l'épaule un vase plein de liqueur.

LE PARASITE.

Celui qui boit sans cesse, et celui qui réunit les amants, Baladeva 1 et Kâma-deva 2, sont vraiment des dieux.

(Chancelant). Et je suis, moi, Çekharaka, un heureux mortel !

J'ai ma bien-aimée sur mon cœur, sur mes lèvres une liqueur parfumée avec les fleurs du lotus bleu, une couronne enfin sur ma tête, comme une suivante qui ne me quitte jamais.

LA SUIVANTE (*s'approchant*). — Çekharaka, quelle est donc celle à qui tu demandes grâce ?

LE CONFIDENT (*rejetant son voile*). Madame, c'est un infortuné brâhmane.

LE PARASITE (*après avoir considéré le confident*). — Comment, singe rouge ! c'est toi qui te moques de Çekharaka ! Holà ! valet ! Tiens-le, pendant que je vais demander grâce à Navamâlikâ.

LE VALET. — J'obéis au maître.

LE PARASITE (*il lâche le confident et se jette aux pieds de la suivante*). — Grâce ! Navamâlikâ ! grâce !

LE CONFIDENT (*à part*). — Voilà le moment de m'esquiver. (*Il veut s'enfuir.*)

LE VALET (*il retient le confident par son cordon sacré : le cordon casse*). — Qu'est-ce que c'est ? Où veux-tu te sauver, singe rouge ? (*Il lui roule le manteau autour du cou, et tire dessus.*)

LE CONFIDENT. — Madame Navamâlikâ ! Grâce ! dites-lui de me lâcher !

LA SUIVANTE (*riant*). — Oui, si tu te

prosternes la face contre terre, à mes pieds !

LE CONFIDENT (*à la fois indigné et tremblant*). — Oh ! moi brâhmane ! Moi, l'ami d'un roi des Gandharvas ⁹ ! Tomber aux pieds d'une fille d'esclave !

LA SUIVANTE (*le menaçant du doigt, avec un sourire*). — Je saurai bien t'y faire tomber ! Çekharaka, lève-toi ! Je te fais grâce. (*Elle l'embrasse.*) Mais tu as offensé le cher ami du gendre de notre maître. Et le prince Mitrâvasou, s'il l'apprenait, pourrait t'en vouloir. Rends-lui donc tes devoirs bien respectueusement.

LE PARASITE. — J'obéis aux ordres de Navamâlikâ. (*Il saute au cou du confident.*) Révérend, je t'ai pris pour un de mes parents, et je me suis moqué de toi. (*Chancelant.*) Mais était-ce bien Çekharaka ? et me suis-je moqué de quelqu'un ? (*Il roule son manteau et lui en fait un siège.*) Mon parent veut-il s'asseoir là ?

LE CONFIDENT (*à part*). — Allons ! le plus fort de son ivresse est passé. (*Il s'assied.*)

mes côtés, elle se détourne. Je l'embrasse de force, elle tremble. Quand ses amies sortent de la chambre, elle en veut sortir aussi. Et les résistances de la bien-aimée qui vient de m'être unie ne font qu'augmenter mon amour.

(Regardant toujours Malayavati.) —
Chère Malayavati,

Un murmure était ma réponse à qui m'adressait la parole : j'observais le vœu du silence. Je me baignais dans les rayons du soleil, brûlants 13 comme les flammes d'une forêt incendiée. Pendant bien des jours et des nuits mon esprit est resté plongé dans la méditation, ô ma bien-aimée ! C'est le fruit de ces austérités que je goûte aujourd'hui en contemplant ton visage.

L'HÉROÏNE *(bas)*. — Ma bonne Tchatourikâ ! Non-seulement il est beau, mais il sait dire de douces paroles.

LA SUIVANTE *(riant)*. — Tu es trop prévenue en sa faveur. Il dit tout bonnement la vérité. Où vois-tu là de douces paroles ?

LE HÉROS. — Tchatouriká ! Montre-moi le chemin du parterre.

LA SUIVANTE. — Venez, seigneur, venez !

LE HÉROS (*en marchant, à l'héroïne*). — Doucement ! Marchez à votre aise.

Les trésors de ta poitrine sont pour elle un fardeau suffisant sans ce collier de perles. Le poids de tes hanches est assez lourd pour que tu n'y ajoutes pas celui d'une ceinture. Tes pieds délicats ont peine à porter ton corps ; pourquoi leur faire porter encore des anneaux ? Tes membres suffisent à ta parure : pourquoi les charger d'ornements ?

LA SUIVANTE. — Voici le parterre. Que Votre Altesse prenne la peine d'entrer. (*Ils entrent tous.*)

LE HÉROS (*en voyant le parterre*). — O merveilleuse richesse de ce parterre ! Ici, en effet,

On voit des berceaux de lianes pavés de mosaïques et rafraîchis par les sucs coulant des arbres de santal ; le paon danse au

MITRAVASOU. — Ce misérable Matanga vaut-il qu'on s'émeuve pour lui ?

LE HÉROS. — Qu'a donc fait Matanga ?

MITRAVASOU. — Pour son malheur, il s'est emparé de ton royaume.

LE HÉROS (*avec joie, à part*). — Puisse-t-il dire vrai !

MITRAVASOU. — Que le prince me donne des ordres pour son anéantissement ! Un mot seulement :

Avec leurs chars aériens lancés de toutes parts à travers le ciel, les Siddhas, voilant la lumière du soleil comme les nuages de la saison des pluies, et obscurcissant le jour, vont, à ton premier ordre, voler au combat ; en vain la frayeur avait un instant courbé tes vassaux devant un orgueilleux ennemi : déjà ton royaume t'est rendu.

Mais pourquoi tout ce déploiement de forces ?

Moi seul, orné comme d'une crinière du rayonnement de mon glaive soudain tiré, je m'élancerai de loin, pareil au lion qui



ACTE QUATRIÈME

Alors paraissent le chambellan, tenant une tunique et un manteau rouges, et le portier.

LE CHAMBELLAN.

Je règle tout dans les appartements intérieurs, j'observe toutes les fautes qui s'y commettent, et ce sceptre que j'ai pris depuis que je marche le dos voûté par l'âge, complète ma ressemblance avec un roi.

LE PORTIER. — Où va le seigneur Vasoubhadra ?

LE CHAMBELLAN. — J'ai reçu cet ordre de la reine, mère de Mitrâvasou : « Chambellan, m'a-t-elle dit, pendant dix jours tu porteras des vêtements rouges à Malayavatî

LE HÉROS.

Pour couche le gazon, pour siège une pierre blanche, pour demeure le pied des arbres, pour breuvage l'eau fraîche des cascades, pour nourriture les racines, pour amis les animaux, cette forêt donne tout sans qu'on lui demande rien; elle n'a qu'un défaut : il est difficile d'y trouver un être qui soit dans le besoin; on y perd donc son temps puisqu'on y vit inutile aux autres.

MITRAVASOU (*regardant le ciel*). — Vite! Prince! vite! Voici l'heure de la marée!

LE HÉROS (*écoutant*). — Bien vu!

Renforcé par les bonds impétueux et incessants d'énormes monstres marins, faisant retentir les cavernes profondes des montagnes, le bruit approche et s'élève, assourdissant les oreilles; c'est donc la marée qui monte, blanche d'innombrables coquillages qu'elle entraîne.

MITRAVASOU. — La voilà! la voilà! regarde!

MITRAVASOU. — La proposition a été acceptée par le roi des oiseaux,

Et les choses ayant été ainsi réglées par le roi des Serpents, le nombre des princes des Serpents dévorés par le roi des oiseaux a été, va et ira croissant de jour en jour : c'est de leurs ossements que sont formés ces monceaux pareils aux montagnes neigeuses.

LE HÉROS. — Quel sujet d'étonnement !

Il y a des fous qui, pour ce misérable corps, réceptacle de toutes les impuretés, périssable et incapable de reconnaître ce qu'on fait pour lui, commettent le péché!

O funeste couronnement de l'infortune des Serpents ! (*A part.*) Que je voudrais, pour sauver la vie d'un seul Serpent, trouver l'occasion de livrer mon propre corps !

Alors paraît le portier.

LE PORTIER. — Me voici arrivé au sommet de la montagne. Je vais chercher

LA VIEILLE. — Mon fils ! un instant !
Laisse-moi voir encore ton visage.

LE SERVITEUR. — Venez, prince Çankhatchoûda. N'écoutez pas ce qu'elle vous dit. L'amour maternel l'égare. Elle oublie le service du roi.

ÇANKHATCHOUDA. — Me voici !

LE SERVITEUR (*à part, regardant devant lui*). — Nous voilà arrivés près de la pierre du supplice. Je vais le revêtir des insignes de la victime.

LE HÉROS. — Voici la femme. (*Voyant Çankhatchoûda.*) Et celui-là doit être son fils. Quelle est donc la cause de ses lamentations ? (*Regardant tout autour de lui.*) Je ne vois ici pour elle aucun sujet de crainte. D'où viennent donc ses alarmes ? Il faut que je m'approche. Ils continuent de s'entretenir ensemble. Peut-être cette conversation m'expliquera-t-elle son inquiétude. Je vais écouter, caché derrière ce buisson.

LE SERVITEUR (*pleurant, les mains jointes*). — Prince Çankhatchoûda, c'est

LE HÉROS. — Il n'y a pas à chercher.

Elle meurt, si tu meurs ; mais si tu vis, elle vit. Veux-tu qu'elle vive ? Sauve ta vie au prix de la mienne !

Voilà le moyen trouvé. Donne-moi donc vite les insignes de la victime. Je m'en revêtirai et je monterai sur la pierre du supplice. Toi, renonce pour ta mère à exécuter les ordres que tu avais reçus. Ta mère est femme et faible. En voyant si près d'elle ce lieu de carnage, elle pourrait mourir du coup. Ne vois-tu pas ce grand cimetière plein des squelettes d'une multitude de malheureux Serpents ?

Les vautours dont la voracité s'accroît quand ils laissent tomber, au moment de les avaler, les lambeaux de chair qu'ils ont détachés de la pointe de leur bec avide, projettent en agitant leurs ailes une ombre épaisse sur le torrent de sang fétide où l'on entend tomber par milliers, vomies par la gueule des chacals, les crêtes des Serpents morts d'où pendent d'épais lobes de cervelle suintante.

ÇANKHATCHOUDA. — Comment ne le ver-
rais-je pas ?

Rassasiant chaque jour Garouda en lui
offrant un Serpent à dévorer (ou chaque
jour, avec un Serpent pour collier, faisant
le bonheur de Ganeça), plein d'ossements
et de crânes blancs comme la lune (ou
orné d'ossements et de crânes éclairés par
le croissant de lune qu'il porte sur la tête),
ce cimetière est d'un aspect horrible (ou
ressemble au corps de Çiva) 16.

LE HÉROS. — Pars donc vite, ô Çankha-
tchoûda ! Trêve de scrupules !

ÇANKHATCHOUDA. — L'heure de l'arrivée
de Garouda approche. (*S'agenouillant de-
vant sa mère.*) Mère, il est temps de te re-
tirer.

Dans toutes les vies où nous renaîtrons,
ô mère si tendre pour ton fils, puisses-tu
être toujours ma mère !

(*Il tombe à ses pieds.*)

LA VIEILLE (*pleurant*). — Quoi ! mon

enfant! Ce seraient là tes dernières paroles! Non! Mes pieds refusent de me porter loin de toi. Je resterai à ton côté.

ÇANKHATCHOUDA (*se levant*). — Je vais bien vite près d'ici au temple du Gokarna du sud ¹⁷, pour en faire pieusement le tour, et je reviens exécuter l'ordre du maître. (*Ils sortent tous deux.*)

LE HÉROS (*voyant venir le chambellan, avec joie, à part*). — O bonheur! Mon désir va être satisfait, grâce à ces vêtements rouges qui m'arrivent d'une façon si inattendue.

Entrée du chambellan.

LE CHAMBELLAN. — Cette tunique et ce manteau sont envoyés au prince par la reine, mère de Mitrâvasou. Que le prince veuille bien s'en revêtir.

LE HÉROS (*avec respect*). — Donne. (*Le chambellan les lui donne. — En les prenant, à part*). Mon union avec Malayavatî n'aura pas été stérile. (*Haut.*) Chambellan, retire-toi. Présente mes respects à la reine.

Voyant Djîmoûtaketou devant lui.) Voici le père de Djîmoûtavâhana, le râdjârchi¹ Djîmoûtaketou, qui se tient avec sa fidèle épouse dans la cour de sa hutte d'ascète, respectueusement servi par la fille du roi.

Je vois se briser les ondes agitées de ses vêtements de lin blancs comme l'écume des eaux. Féconde et sacrée, la reine est comme un Gange qui vient un ir sa splendeur à la sienne. C'est ainsi que Djîmoûtaketou ressemble à un océan, dont Malayavatî, placée à ses côtés, est le rivage.

Je m'approche donc.

Alors paraît Djîmoûtaketou, accompagné de sa femme et de sa bru.

DJIMOUTAKETOU.

Djîmoûtaketou, tu as goûté les plaisirs de la jeunesse. Ton règne a été glorieux. Tu as pratiqué l'ascétisme avec constance. Tu as un noble fils, une bru sortie d'une famille égale à la tienne. Ta tâche n'est-elle pas achevée, et n'est-il pas temps que tu songes à la mort.....

mes jours? Mais il faut d'abord que je rappelle ceux-ci à la vie. Père, reviens à toi! Mère, reviens à toi! (*Tous deux reprennent leurs sens.*)

LA VIEILLE REINE. — Ma fille, relève-toi! Ne pleure pas! Crois-tu donc que nous voulons vivre sans Djîmoûtavâhana? Mais d'abord reviens à toi!

MALAYAVATI (*reprenant ses sens*). — Mon époux! Où te reverrai-je?

DJIMOUTAKETOU. — Ah! mon enfant! Tu n'as pas oublié le respect dû aux pieds de ton gourou!

En faisant tomber sous mes pieds ce joyau qui ornait ta tête, tu as accompli, en partant pour un autre monde, un dernier acte de piété.

(*Prenant le joyau.*) Ah! mon enfant! Voilà donc tout ce qui nous reste de toi! (*Il le met sur son cœur.*) Hélas! hélas!

Ce joyau était sur ta tête lorsqu'avec une piété toujours nouvelle tu l'inclinais

profondément et la mettais sous mes pieds; ces pieds lui ont ainsi servi de polissoir; il devrait être inoffensif : pourquoi donc déchire-t-il affreusement mon cœur?

LA VIEILLE REINE. — O Djîmoûtavâhana, mon fils! Tu ne voulais pas d'autre joie que celle d'obéir à ton gourou! Comment donc as-tu pu aujourd'hui abandonner ton père pour aller goûter les joies du ciel?

DJIMOUTAKETOU (*pleurant*). — Reine, que parles-tu d'abandon? Resterons-nous donc dans cette vie sans Djîmoûtavâhana?

MALAYAVATI (*se jetant à ses pieds, les mains jointes*). — Donne-moi ce joyau qui a orné la tête de mon époux, pour que je le place sur mon cœur, et que, montant sur le bûcher, je mette fin au chagrin dont ce cœur est consumé.

DJIMOUTAKETOU. — Epouse fidèle, pourquoi nous troubler de tes plaintes? N'est-ce pas là notre résolution à tous?

LA VIEILLE REINE. — Alors, grand roi, qu'attendons-nous?

Bouddha que j'ai mis à mort. Pour expier un tel crime, je ne vois que le bûcher. Mais où trouverai-je du feu? (*Après avoir regardé dans toutes les directions.*) Ah! voilà justement des gens qui en apportent. Je vais les attendre.

ÇANKHATCHOÛDA. — Prince, ce sont tes parents qui arrivent.

LE HÉROS (*tressaillant*). — Çankhatchoûda, assieds-toi. Couvre-moi le corps de mon manteau et soutiens-moi. Ma mère, si elle me voyait tout-à-coup en cet état, pourrait en mourir sur l'heure. (*Çankhatchoûda ramasse le manteau tombé à côté de lui, et fait ce qu'il a dit.*)

Alors paraît Djîmoûtaketou avec sa femme et sa bru.

DJIMOUTAKETOU (*pleurant*). — Ah! Djîmoûtavâhana, mon fils!

« Un étranger est un parent. » Penser « ainsi est-ce vraiment observer les degrés naturels de la compassion? » Lequel vaut « mieux de sauver plusieurs êtres ou d'en sauver un seul? » Comment ne t'es-tu

pas fait cette question, toi qui, en sacrifiant ta vie pour arracher un Serpent à Tàrkchya, as consommé avec ta propre perte celle de tes parents, de ta femme, de ta race tout entière :

LA VIEILLE REINE (*à Malayavatî*). — Ma fille, retiens un moment tes larmes. En coulant sans cesse, elles éteignent ce feu que tu portes. (*Ils se mettent tous en marche.*)

DJIMOUTAKETOU. — Ah ! Djîmoûtavâhana, mon fils !

GAROUDA (*l'entendant*). — J'entends crier : « Ah ! Djîmoûtavâhana, mon fils ! » C'est donc son père. Lui demanderai-je son feu pour me brûler ? Non ! J'ai tué son fils, et je n'ose me montrer à lui. Mais pourquoi me mettre en peine d'un feu qui me consume ? Ne suis-je pas sur le rivage de l'océan ¹² ? Allons donc !

Donnant aux flammes vacillantes l'aspect des langues de la mort dégustant les sucs des trois mondes, et les faisant croître jusqu'à menacer la route du soleil d'être

LA VIEILLE REINE. — Grand roi, je n'ai plus rien à désirer. Je vais le revoir sain et sauf!

MALAYAVATI. — Je vois mon époux. Mais mon bonheur me semble trop grand, et je refuse d'y croire!

DJIMOUTAKETOU (*s'avançant*). — Viens, mon enfant! Viens! Embrasse-moi. (*Le héros veut se lever. Son manteau tombe. Il s'évanouit.*)

ÇANKHATCHOUDA. — Prince, reviens à toi! reviens à toi!

DJIMOUTAKETOU. — Eh quoi! mon enfant! Tu me vois, et tu pars sans m'embrasser!

LA VIEILLE REINE. — Comment, mon fils! Tu ne m'adresses pas même une parole!

MALAYAVATI. — O mon époux! Tu ne jettes pas même un regard sur tes gourous! (*Ils s'évanouissent tous.*)

ÇANKHATCHOUDA. — Ah! misérable Çankhatchoûda! N'eût-il pas mieux valu pour toi périr dans le sein de ta mère, que d'endurer tant de fois une douleur pire que la mort?

GAROUDA. — C'est moi, barbare qui, par ma précipitation, ai causé tous ces malheurs ! Mais commençons par les rappeler à la vie. (*Eventant le héros de ses ailes.*) O être magnanime, reviens à toi ! reviens à toi !

LE HÉROS (*reprenant ses sens*). — Çankhatchouâda, rappelle à la vie mes gourous !

ÇANKHATCHOUDA. — Père, reviens à toi ! reviens à toi ! Mère, reviens à toi ! reviens à toi ! (*Tous deux reprennent leurs sens.*)

LA VIEILLE REINE. — Quoi ! mon fils ! la mort maudite va t'enlever sous nos yeux !

DJMOUTAKETOU. — Reine, ne prononce pas des paroles de mauvais augure. Le fortuné ¹³ prince respire encore. Maintenant, rappelons notre bru à la vie.

LA VIEILLE REINE (*se couvrant le visage de son vêtement et pleurant*). — Loin de nous tout funeste présage ! Je ne veux plus pleurer. Malayavati, reviens à toi ! Lève-toi, ma fille ! En un tel moment, regarde plutôt ton époux !

MALAYAVATI (*reprenant ses sens*). — Ah ! mon époux !

moëlle et de sang. Ce corps est-il donc jamais beau, et ne doit-il pas toujours inspirer le dégoût ?

GAROUDA. — O être magnanime ! je souffre. Je crois me sentir léché par les flammes du feu d'enfer. Dis-moi donc comment je dois expier mon péché.

LE HÉROS. — Mon père veut-il me permettre de lui dire comment il doit expier son péché ?

DJIMOUTAKETOU. — Fais, mon enfant.

LE HÉROS. — Fils de Vinatâ, écoute.

GAROUDA (*les mains jointes*). — Ordonne.

LE HÉROS.

Renonce à jamais au meurtre. Repens-toi de tes fautes passées. Tâche d'amasser des flots de mérites en accordant la paix à tous les êtres, afin que, plongé dans ces flots, le péché que tu as commis en faisant souffrir les êtres vivants, au lieu de mûrir et de produire ses fruits, s'y dissolve comme le grain de sel jeté dans les eaux d'un lac.

salut d'un Serpent, puissè-je de même, dans mes existences futures, ne reprendre un corps que pour le bien des autres !

(Il tombe).

LA VIEILLE REINE. — Ah ! mon fils ! Ah ! mon enfant ! Joie de tes gourous ! Où es-tu ? Réponds-moi !

DJIMOUTAKETOU. — Ah ! Djïmoûtavâhana ! mon enfant ! joie de tes amis ! trésor de toutes les qualités ! où es-tu ? Réponds-moi ! *(Faisant un geste de désespoir.)* Malheur ! Oh ! malheur !

La constance n'a plus désormais d'asile. Où la modestie trouvera-t-elle maintenant un refuge ? Qui pratiquera en ce monde la patience ? La libéralité est morte ! En vérité, morte est la vérité ! Que deviendra la pitié, digne à son tour de pitié ? Ce monde, ô mon fils, est vide de toute vertu, depuis que tu l'as quitté pour un autre monde.

MALAYAVATI. — O mon époux ! tu nous as donc abandonnés ! Cruelle Malayavatî,

Rejoignant Çankhatchoûda, levant une tête brillante de l'éclat des pierres précieuses, léchant le sol de leur langue fourchue pour s'abreuver des sucres de l'ambrosie, voilà que, rapides comme les torrents du mont Malaya, et suivant comme eux une route sinueuse, les princes des Serpents vont se jeter dans l'océan.

(Au héros.) Djîmoûtavâhana, mon enfant, tu es ressuscité comme eux ; mais tu mérites davantage. Voici donc l'autre faveur que je t'accorde.

T'arrosant avec ces eaux purifiantes où s'est délayé le pollen des lotus d'or secoués par les ailes des flammes, et qui m'arrivent à l'instant du lac Mânasa ²¹ dans un vase de pierres fines, création de mon seul désir, je te donne en ce jour un nouveau témoignage de ma bienveillance en te sacrant Tchakravartin des Vidyâdharas.

En outre,

Voici d'abord le joyau du Tchakra ²² d'or, puis l'Eléphant aux quatre blanches

parue en personne, o Déesse! que pourrais-je te demander encore?

Je répèterai pourtant les souhaits contenus dans la formule de Bharata ²³.

Que la pluie, pour faire danser les paons qu'elle enivre de joie ²⁴, tombe des nuages en sa saison! Puisse-t-elle, faisant croître en tous lieux les moissons, couvrir la terre d'un manteau de verdure! Que mes sujets enfin, accumulant les bonnes œuvres et échappant à l'infortune, puissent, d'un cœur exempt d'envie, goûter un bonheur sans mélange dans la société de leurs parents et de leurs amis!

La scène reste vide.

FIN DE L'ACTE CINQUIÈME ET DERNIER



